

DILIGENTISSIMA
MARIA DELCOURT LEODIENSIS
Marie Delcourt dans la correspondance
scientifique de Franz Cumont

Depuis le mois de décembre dernier, à l'adresse électronique www.academiabelgica.it, chacun peut consulter *on line* la base de données relative aux 12 062 lettres qui composent la correspondance scientifique passive de Franz Cumont (1868-1947 ; pour la correspondance : 1885-1947). Pour célébrer l'événement et pour inviter la communauté scientifique à utiliser cet instrument de travail conçu pour elle, on soulève ici un petit coin de l'immense voile que constitue cet extraordinaire miroir de la vie intellectuelle de la fin du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle. Par le biais de la figure si attachante de Marie Delcourt (1891-1979), au demeurant éditrice de la correspondance d'Érasme, l'on voudrait aussi souligner le prestige qui a toujours accompagné la philologie classique telle qu'elle est pratiquée en Belgique, grâce à l'apport de figures majeures comme Cumont et par le biais de publications scientifiques telles que *Les Études Classiques* qui illustrent un certain « humanisme » cher à la savante liégeoise.

Nul n'est besoin de présenter Marie Delcourt : pour les philologues classiques et les historiens de l'Antiquité qui se sont formés en Belgique, elle est, avec Claire Préaux notamment, une sorte de *numen* tutélaire, un modèle et une référence. On lui a rendu souvent, et justement, hommage ¹ ; ses livres ont été l'objet de rééditions récentes en France ² ; elle reste très

1. Cf. notamment *Hommages à Marie Delcourt* (Collection Latomus, 114), Bruxelles, 1970 ; A. MOTTE, « Marie Delcourt, dix ans déjà... », *Kernos* 3 (1990), p. 29-34 (avec la liste des livres relatifs à l'Antiquité et leurs rééditions). Parmi ceux qui tinrent à lui rendre hommage en 1970, épinglons les noms, significatifs de son double profil de philologue et d'historienne des religions, de Dumézil, Brelich, Chantraine, Detienne, Duchemin, Flacelière, Vernant...

2. En 1981, *L'oracle de Delphes* (1955) et *Œdipe ou la légende du conquérant* (1944) ; en 1982, *Les grands sanctuaires de la Grèce* (1947) ; en 1992, *Hermaphrodite* (1958) et *Légendes et cultes de héros en Grèce* (1942).

fréquemment citée par ceux qui aujourd'hui pratiquent la littérature et la religion grecques, tant sa contribution fut saillante et novatrice. Elle devint en 1929, à trente-huit ans, la première femme Chargée de cours de l'Université de Liège, pour le cours libre d'*Histoire de l'Humanisme* ; elle ne fut cependant nommée Professeur en Philologie Classique qu'en 1942, à cinquante et un ans, arrivant à l'éméritat en 1961. Pendant vingt ans, de 1922 à 1942, elle mena donc de front sa carrière de professeur de Lycée et de chercheuse : il n'était pas aisé pour une femme de mener une carrière universitaire avant-guerre et l'on ne s'étonnera pas d'apprendre que Marie Delcourt, outre qu'elle participa à la Résistance pendant la Première Guerre Mondiale (son père, militaire de carrière, était mort en 1914), fut aussi membre de l'équipe dirigeante de l'Union des Femmes de Wallonie. À ce titre, elle écrivit des articles pour défendre le droit des femmes au suffrage et au travail³.

On a quelque raison de penser que cette militance faisait écho non seulement à des convictions profondes, mais aussi à une expérience vécue. Cette savante si fine et si douée rencontra en effet l'hostilité d'un certain *establishment* universitaire, comme en témoigne sa correspondance scientifique avec Franz Cumont. Les rapports entre Franz Cumont et Marie Delcourt semblent avoir toujours été excellents : l'hostilité ne vient donc pas de lui, mais de certains collègues qui lui écrivent. Précisons d'emblée en quoi consiste le dossier inédit que nous nous proposons ici de prendre en considération.

On conserve, à l'Academia Belgica de Rome, vingt lettres de la main de Marie Delcourt à Franz Cumont, entre 1919 et 1939⁴. Un groupe de treize lettres d'autres correspondants font mention de son nom : c'est parmi ceux-ci, sous la plume notamment de Charles Michel et Joseph Bidez, que l'on trouve des affirmations inattendues qu'il importerait naturellement de contextualiser en fonction de l'époque et des stratégies universitaires.

Pour rappel et pour donner d'emblée une idée des rapports Cumont-Delcourt, signalons que Marie Delcourt dédia au grand historien des religions orientales son volume intitulé *Stérilités mystérieuses et naissances*

3. Cf. P. DELFORGE *et alii* (éd.), *Encyclopédie du Mouvement wallon I*, Charleroi, 2000, p. 437 (notice de P. DELFORGE).

4. Deux de ces lettres figuraient dans le fonds propre de l'Academia Belgica (les autres appartenant au Fonds Wanlin) et sont donc déjà présentées (une seule étant publiée *in extenso*) dans le premier tome de la correspondance Cumont : C. BONNET (éd.), *La correspondance scientifique de Franz Cumont conservée à l'Academia Belgica de Rome*, Bruxelles - Rome, 1997, p. 154-155. En dépit des bons services d'André Motte, il n'a pas été possible, à ce jour, de retrouver la trace des lettres de Cumont à Marie Delcourt : l'échange reste donc, dans l'état, unilatéral.

maléfiques dans l'Antiquité classique, paru à Liège en 1938 : « À Monsieur Franz Cumont, hommage reconnaissant. » Elle s'adresse du reste à lui, en 1937 et en 1939, en l'appelant « Monsieur et cher maître ». Mais remontons dans le temps, jusqu'en 1919, au lendemain de la guerre, quand Marie Delcourt entre en contact épistolaire avec Franz Cumont : elle a vingt-huit ans et vient de terminer ses études de docteur en philologie classique à l'Université de Liège, études entamées en 1911 et interrompues par la guerre. Ses maîtres liégeois ont été Léon Parmentier (1863-1929) et Charles Michel (1853-1929), l'un et l'autre grands amis et correspondants de Cumont⁵. Lauréate du Concours des bourses de voyage en 1920 et du Concours universitaire en 1921, Marie Delcourt poursuit alors sa formation à Paris, à la Sorbonne et à l'École Pratique des Hautes-Études. Elle regagnera Liège en 1922 et y deviendra enseignante.

Les premières lettres de Marie Delcourt à Franz Cumont datent de janvier-février 1920. La jeune philologue liégeoise travaille pour Cumont à la correction des épreuves d'un fascicule du *Catalogus codicum astrologorum graecorum*, mis en chantier par Cumont en 1898, dont plusieurs volumes ont déjà parus. Celui qui occupe Marie Delcourt, qui réside donc sans doute déjà à Paris et tente ainsi de gagner sa vie, est le fascicule IV du tome VIII relatif aux *Codices Parisini*, préparé par Pierre Boudreaux, jeune helléniste parisien mort à la guerre, le 13 décembre 1914⁶. Il s'agit de procéder à une série de contrôles et à la correction des épreuves.

Par une lettre de Joseph Bidez à Cumont⁷, du 19 novembre 1919, nous apprenons que ce fut Léon Parmentier qui conseilla à Bidez de s'adresser à Marie Delcourt au nom de Cumont : Parmentier avait été son maître à Liège, où il l'avait notamment initiée à Euripide qu'il édita pour la collection des Universités de France ; le soutien du maître, au demeurant personnalité fort indépendante et anticonventionnelle jusque dans son écriture, ne semble jamais avoir fait défaut à l'élève. Ce fut donc Joseph Bidez qui se chargea d'introduire Marie Delcourt par écrit auprès de Cumont : elle s'en félicite dans une lettre du 11 février 1920.

Lettre de Bidez du 19/11/1919

Mon cher Ami,

Sur le conseil de L. Parmentier, je me suis adressé à une de ses plus brillantes élèves, M^{elle} Marie Delcour [*sic*]⁸, Docteur en philologie classi-

5. Cf. *Correspondance* I, p. 371-383 ; 319-343.

6. Cf. CCAG, t. VIII/IV, éd. P. BOUDREAUX et F. CUMONT, Bruxelles, 1921.

7. On conserve en tout 555 lettres de Bidez à Cumont. Les réponses semblent par malheur définitivement perdues.

8. Toutes les lettres citées ici sont fidèlement reproduites, sans correction aucune.

que (proclamée récemment avec la + grande distinction) 271, rue de Campine, à Liège. – Elle est, paraît-il (et je la connais assez de réputation pour ne pas en douter) tout à fait à même de corriger avec une parfaite acribie les placards du Catal. codd. astrol. graec. Elle accepte. L. Parmentier m'a dit d'insister pour qu'elle consente à être rétribuée (elle est dans une situation précaire peu brillante). Je lui ai suggéré 5 frs l'heure d'après ce que vous m'aviez écrit : elle m'est reconnaissante de cette offre. Je lui expédie donc aujourd'hui même, recommandé, un pli renfermant le ms et les deux séries de placards (17.32), avec un spécimen de correction pour lui servir de guide. L. Parmentier, d'ailleurs, pourra la diriger s'il lui arrive d'avoir une hésitation. D'ici 8 ou 10 jours environ, elle vous enverra directement à Rome (je lui ai donné votre adresse) le ms. et un des exemplaires corrigés des placards. J'espère que vous serez satisfait de son travail, et, si j'ai recouru à elle, croyez-le bien, c'est uniquement pour tenir compte du vœu que vous m'aviez transmis.

(...)

Lettre de Marie Delcourt du 11/2/1920

Monsieur,

(...)

Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que je sais très grand gré à Monsieur Bidez d'avoir bien voulu me présenter à vous. En ce moment où tant de difficultés assaillent ceux dont l'unique ambition est de se livrer à l'étude des choses anciennes, il y a un réel réconfort à se sentir en rapport – fût-ce même par l'intermédiaire d'épreuves à corriger – avec ceux qui ont honoré la science si constamment et si généreusement. Votre nom est de ceux qu'invoque tout étudiant qui tient à honneur la dignité universitaire en Belgique.

Il paraît qu'on songe à la restaurer ; croyez qu'on n'oubliera pas ceux qui, en des temps difficiles, l'ont affirmée et revendiquée.

En janvier et en février 1920, Marie Delcourt écrit donc surtout à Franz Cumont au sujet de l'envoi des épreuves du *Catalogus* ; elle se propose, à deux reprises, de lui rendre visite à Paris, notamment avant que Cumont ne quitte la France pour les États-Unis, mais il semble que ce projet ne se réalisa pas à l'époque⁹. À titre d'exemple, voici une lettre non datée, assurément de fin janvier ou de début février 1920.

Monsieur,

Je reçois ce matin la feuille 12, que voici ; vous avez dû recevoir la 11^e.

9. En février 1921, Charles Michel écrit que Marie Delcourt est alors sur le point de faire la connaissance de Cumont.

(...)

P. 186 l. 11. votre correction σίνοϛ m'a fait consulter un dictionnaire et j'y ai vu que σίνοϛ n'est pas attesté, mais je n'ai pas de lexique byzantin et, dans le doute, j'ai mis partout σίνοϛ bref. Malheureusement, je suis sûre d'avoir laissé de nombreux σίνοϛ dans les pages précédentes et je vous prie de m'excuser si je m'avise si tard de vous consulter sur ce point. Au bout d'une heure de correction, les mots cessent d'avoir une signification pour moi et je perds le peu de sens d'orthographe et d'accent que j'ai péniblement acquis.

P. 189 l. 11. il me semble qu'il ne faut pas de note pour κελεφούς puisque c'est la leçon de P avec une simple faute d'iotacisme que vous ne relevez pas. J'ai simplement supprimé la † et accentué le mot. – En revanche, si ἐλεφαντιῶταϛ n'est que dans P, ne faut-il pas le relever ? – Je ne désespère pas de trouver un jour l'authentique conjecture qui me fera entrer vivante dans l'immortalité d'un appareil critique !

Je serai à Paris le vendredi 10 février et je serai très honorée de vous y rencontrer ; voulez-vous m'indiquer un rendez-vous à l'endroit et à l'heure qui vous arrangeront le mieux, le samedi 12, le dimanche 13 ou le lundi 14 suivants. Je n'aurai rien à faire ces premiers jours et je vous prie de ne tenir compte que de votre convenance. Je vous saurai un gré infini de bien vouloir me recevoir ; je voudrais vous demander conseil pour bien des choses et je suis très heureuse que le hasard me permette de vous rencontrer au début de ces quelques mois de loisir où je pourrai travailler à ma faim. Permettez-moi de remercier votre obligeance qui veut bien aider le hasard et m'accorder quelques instants d'un temps très précieux que je m'efforcerai de ménager.

(...)

Elle l'informe ensuite, les 11 et 24 février, des démarches qu'elle a faites auprès de l'imprimeur Lamertin et lui envoie d'autres épreuves corrigées ; elle lui annonce son retour à Paris, prévu pour avril, et se dit tout aux ordres de Cumont :

Il va sans dire que je suis tout à vos ordres si je puis travailler à la publication que vous avez entreprise. Quoiqu'en réalité je ne sache pas en quoi.

En avril, nouvelle missive de Marie Delcourt – le 30 pour être précis –, de Liège, une fois encore à propos des épreuves du *Catalogus*. Son travail semble permettre à Cumont d'envisager une collaboration future et l'expérience semble également passionner la jeune helléniste qui dit son espoir d'être lauréate du Concours des bourses de voyage pour aller étudier les manuscrits astrologiques au Vatican, tout en reconnaissant les limites de sa préparation en la matière.

Monsieur,

Malgré mes instances, je n'ai pu recevoir la suite des épreuves que Lamertin devait m'envoyer, en temps pour faire à Paris aucune vérification sur le ms. J'espère qu'il ne tardera plus trop à me les envoyer maintenant.

Croyez, Monsieur, que je suis bien fâchée de ne pouvoir contribuer à faire avancer cette publication aussi rapidement que vous l'auriez désiré.

Puis-je me permettre de vous donner le relevé des heures que j'ai passées jusqu'ici à ce travail, et dont j'ai tenu note, conformément aux instructions de M. Bidez : 30 heures plus 3 f. 35 de frais de port.

Vous me parlez des Codices astrologorum dont il reste à faire le catalogue. Je déposerai le mois prochain un mémoire au concours des bourses de voyages. Si j'obtiens une de ces bourses, pensez-vous qu'il me serait possible de faire un travail de ce genre ? Malheureusement, le change rend le séjour de l'Angleterre et de l'Espagne impossible, il ne resterait donc que les codices vaticani.

Veillez m'excuser, Monsieur, de vous poser ainsi une question qui est peut-être impertinente, d'autant plus que ma préparation est nulle. Je n'ai jamais fait de grec que sur « l'imprimé » et j'aurais, en cela comme dans le reste, tout à apprendre.

Veillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

La correspondance, marquée au sceau d'une grande franchise, honnêteté intellectuelle et modestie, se poursuit en mai, avec le même objet (lettres du 9 et du 29), puis encore en juillet (lettres du 13 et du 24), à un moment où elle se montre confiante quant à l'issue du Concours des bourses de voyage puisque seuls deux concurrents y participent pour deux bourses. Elle accepte donc, quoique avec une certaine perplexité sur ses propres capacités, de poursuivre la collaboration et de s'occuper, dans un premier temps, des Tables du volume du *Catalogus*.

Lettre du 13/7/1920

Monsieur,

(...)

Il y a, je crois, deux bourses à donner et la carence de concurrents rend mon succès à peu près certain. Vous avez bien voulu me demander de vous avertir si mon projet d'aller travailler à l'étranger se précise. Je crois maintenant que je pourrai le réaliser.

Croyez que je serais très heureuse et très honorée de collaborer de loin ou de près aux travaux que vous dirigez. Mais je n'ai aucune préparation et je

ne me rends pas même très bien compte de ce qu'il faudrait faire pour en acquérir ?

(...)

Lettre du 24/7/1920

Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre et le chèque qu'elle contenait, et je vous prie d'en agréer mes remerciements.

Je ferai volontiers les tables dont vous me parlez ; il sera inutile, je pense, de me faire envoyer un volume paru des *Codices*, car toute la collection se trouve à la bibliothèque de l'Université où je puis la consulter.

(...)

En tout cas, veuillez croire, Monsieur, que je suis très désireuse d'améliorer ce travail où je vois que j'apporte, malgré tous mes efforts, encore bien d'impardonnable négligence et agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

En novembre (lettres du 7 et du 26), la voici occupée par la rédaction des *indices*, pour lesquels elle sollicite et obtient des instructions de Cumont, tout en s'excusant de « la puérilité » de ses questions. Elle en profite pour exprimer son avis sur le livre intitulé *Comment la Belgique fut romanisée*, publié par Cumont en 1914, et pour évoquer ses souvenirs d'enfance.

Lettre du 7/11/1920

Monsieur,

(...)

Je viens de lire avec le plus grand intérêt votre ouvrage sur la romanisation de la Belgique. Vous y parlez du musée d'Arlon. C'est mon grand-père, Emile Tandel, qui fut commissaire d'arrondissement pendant trente ans et plus, qui l'a fondé, et je me rappelle l'impression d'extase que j'y avais comme petite fille à contempler les pierres que vous reproduisez : la noblesse de leur signification me pénétrait à mon insu et me remplissait d'une émotion qui reste un de mes meilleurs souvenirs. À Namur j'ai entendu un jour un groupe d'écoliers admirer la belle coupe d'émail du musée en termes si justes que même l'accent du cru ne leur enlevait pas leur charme. Et il y a quelques jours, en lisant à un public de conférence de longs passages de votre livre, j'ai pu me rendre compte à quel point les gens d'ici sont prêts à s'intéresser à leur passé – et combien il est salutaire qu'on le leur montre large, rattaché à quelque chose de très grand, ne fût-ce que pour combattre le régionalisme sentimental qui gagne du terrain chaque jour.

Veillez excuser, Monsieur, cette digression et recevoir l'expression de mes sentiments les plus distingués.

La collaboration se poursuit en 1921 : des épreuves ont été égarées par Lamertin (avec « mille corrections précieuses » de Cumont) et l'index est en cours d'élaboration, tandis que sa thèse de l'EPHE sur Hypsipyle et le Concours universitaire l'occupent, avec la bénédiction de Parmentier et Bidez, que Marie Delcourt se refuse à attribuer à la complaisance :

Je veux croire que ni lui [= Bidez], ni M. Parmentier ne m'en donneraient par complaisance, et je suis heureuse de me sentir guidée dans une voie où j'ai déjà trouvé tant de joie.

Elle fait aussi allusion aux négociations que mène Cumont pour que le château de Gaesbeek, propriété de son amie la Marquise Arconati Visconti, soit remis à l'État et mentionne la prochaine publication de Julien chez Budé. Elle ajoute, enfin, s'adressant pour la première fois au « maître » :

(...)

La Revue Belge d'histoire et de philologie paraîtra en janvier et vos élèves de Belgique comptent bien vous y lire. Vous en avez plus que vous ne pensez peut-être. Permettez-moi de me compter parmi eux et veuillez recevoir, Monsieur et cher maître, l'expression de mes sentiments distingués.

Le 26 janvier 1922, les corrections du *Catalogus* touchent à leur fin, ainsi que les recherches sur Hypsipyle pour lesquelles elle a demandé à Cumont de l'aider à chercher les traces d'une publication :

Mais, je vous en prie, veuillez n'attacher à cette recherche que l'importance qu'elle mérite. C'est un peu par snobisme que je voudrais avoir lu cette brochure où il est peu probable que je trouve grand'chose.

Elle s'intéresse aussi à Euripide qui l'a amenée à Venise, à Florence et même à Rome, où elle a rencontré Cumont. Elle commente même le Conclave et le retard dans la publication du Julien de Cumont-Bidez chez Budé.

Cher Monsieur,

(...)

J'ai pu faire à Florence et à Venise le travail que je me proposais et j'ai occupé mes vacances en Belgique à mettre de l'ordre dans ce fatras de variantes. Je crois qu'il y a moyen de voir plus clair que je n'espérais dans les éditions des pièces choisies d'Euripide, entre le XVI^e et les premières éditions imprimées. Je pense étudier les mss parisiens dès que mes mauvais yeux me le permettront.

Mon séjour à Rome reste un des meilleurs souvenirs de mon voyage. Je ne désespère pas d'y revenir un jour. Je vous remercie encore des heures que

vous avez bien voulu m'y consacrer. Peut-être vous reverrai-je cet été à la Nationale, et peut-être aussi, un jour, me retrouverai-je votre correcteur. Vous savez que ce sera toujours avec le plus vif plaisir.

Le Conclave doit remplir Rome de palabres, et ce début de printemps, qui est pluvieux et doux à Paris, doit être bien joli par-dessus vos beaux pins. J'espère lire bientôt votre *Julien*, mais l'Association Budé est une jolie femme qui s'entend à se faire attendre. Pour les volumes d'auteurs classiques, c'est même, au point de vue pratique, assez regrettable.

(...)

Elle revient encore à Paris en mars et écrit à Cumont, le 20, pour exprimer sa gratitude eu égard à ce qu'il a écrit à propos de sa collaboration dans la Préface du tome « parisien » du *Catalogus* ; elle espère revoir Cumont à Paris, à la Bibliothèque Nationale, l'été.

Cher Monsieur,

(...)

Je vous remercie aussi pour votre préface. Que vos encouragements s'expriment en latin ou en français, ils me sont toujours aussi précieux et je voudrais continuer à les mériter...

J'espère que votre *Julien* va paraître : il est heureux qu'il y ait des professeurs belges pour assurer le bon renom de la science française. Le Sophocle de Masqueray est une honte ; il y a plus de contre-sens que dans une version de licence de valeur moyenne.

(...)

On lit en effet, à la p. VII, du volume du *CCAG*, dans la Préface écrite par Cumont à Rome en novembre 1921, les lignes suivantes (qui ont inspiré le titre de la présente étude) :

In plagulis corrigendis adiutrix mihi fuit diligentissima Maria Delcourt Leodiensis, quae non typothetarum solum sed et interdum veterum libroriorum errata argute detexit, et indices quoque nominum accuratissime confecit.

La collaboration autour du *Catalogus* terminée, le rapport épistolaire connaît une interruption de six ans. Marie Delcourt reprend contact avec Cumont le 29 octobre 1928 : Parmentier, victime d'une trombose, est pratiquement paralysé et doit céder ses cours de philologie et de littérature grecques à l'Université de Liège. Marie Delcourt est alors professeur au Lycée Léonie de Waha et souhaite très naturellement s'insérer dans le monde académique. Voici comment elle envisage la situation pour laquelle elle demande le soutien de Cumont :

Lettre du 29/10/1928

Cher Monsieur,

Oserais-je, après un si long silence, vous demander un grand service : votre appui auprès du ministre M. Vauthier, auquel j'ai adressé une lettre de candidature pour une partie des cours de M. Parmentier. L'autre partie, conformément aux vœux de M. Parmentier, sera attribuée sans lutte à M. Severyns. Je sais qu'un mot de vous aura un très grand poids et pourra m'être très précieux.

Depuis cinq ans, j'ai travaillé beaucoup moins que je n'aurais voulu. Les années travaillent contre ceux qui sont partagés entre l'étude et les fatigues de la vie pratique. Une nomination à l'Université me permettrait de reprendre des travaux que je poursuis au ralenti depuis plusieurs années, bien malgré moi.

Du reste, je ne regrette pas d'avoir été contrainte à la vie pratique. J'ai fait organiser à Liège un bon athénée de jeunes filles. Au nombre de démarches et de rapports que j'ai dû faire, à toute l'éloquence que j'ai dû déployer, j'ai pu mesurer les résistances, devant lesquelles de moins acharnés que moi se fussent probablement rebutés. Maintenant que ce travail est fait, je souhaite vivement me remettre à la philologie pure.

L'état de M. Parmentier est navrant. Le seul souhait que l'on puisse encore formuler, c'est que s'obscurcisse totalement une conscience qui garde encore le sentiment de sa diminution. Il m'est affreusement pénible de mêler des ambitions personnelles à la tristesse de cette séparation. Ce qui me fait attacher de l'importance à cette candidature, c'est cependant la certitude que je pourrai faire revivre certaines des qualités qui rendaient si efficace l'enseignement de notre ami commun. Les autres, celles qui me manquent encore, vous savez que je ferai tous mes efforts pour les acquérir, peu à peu.

(...)

Lettre du 31/10/1928

Cher Monsieur, j'ai adressé au ministre une lettre de candidature pour la suppléance des cours de Doctorat seulement, dont M. Parmentier ne s'est pas démis. Cette suppléance a été assurée pendant deux ans par M. Delatte qui ne veut plus en être chargé.

Pour les cours de candidature, le recteur et la faculté ont décidé de tenir valable une démission signée de M^{elle} Parmentier, au nom de son frère. Obéissant au vœu de M. Parmentier qui désirait assurer l'avenir de M. Severyns, je n'ai pas posé ma candidature pour ces cours. Je crois savoir que M. S. ne posera pas la sienne pour les cours du Doctorat. Il serait donc nommé aussitôt chargé de cours et moi, plus tard, suppléant.

Seulement, cette situation est exceptionnelle, parce qu'il est très rare qu'on donne une suppléance à quelqu'un qui ne fait pas partie de l'Université.

Je ne vous ai pas donné ces détails parce que je pensais que par M. Bidez vous étiez au courant. Du reste, la situation est beaucoup plus confuse que ne le donnerait à penser le résumé ci-dessus, car M^{lle} Parmentier nie formellement avoir voulu donner la valeur d'une démission à la lettre qui a été interprétée comme en tenant lieu. D'autre part, M. P. n'est plus en état, ni de signer une démission, ni d'en dicter une. Je crois que l'administrateur et le recteur sont extrêmement embarrassés, partagés entre leur désir de respecter le silence et les illusions d'un mourant et, d'autre part, les nécessités de l'enseignement. Depuis deux ans, il n'y a plus eu un seul cours de grec ex professo à l'Université, Delatte, surchargé, n'ayant pu organiser que des exercices.

Vous voyez combien tout cela est incertain. Je serais très heureuse d'obtenir une suppléance parce que, si cela est fait, la question de la démission de M. Parmentier ne se posera plus et, si notre pauvre ami garde encore le sentiment de ces choses – ce dont je doute, malheureusement – il pourra conserver quelque espoir et penser que son absence est considérée comme temporaire.

Si vous voulez bien dire un mot en ma faveur au ministre, je pense qu'il devra forcément être très vague, puisque les conditions mêmes où se présente ma candidature sont mal définies.

Mes titres sont ceux de tout bon clerc : 1^{ère} au concours des bourses et au concours universitaire – Prix Gantrelle pour un mémoire sur les traductions des tragiques – Médaille d'argent des Études Grecques pour une moitié du volume des Alchimistes parisiens. Cette médaille est du reste usurpée : elle ne me fut donnée que parce que les Statuts de l'Association s'opposaient à ce qu'Henri Lebègue la reçût. Mon meilleur titre est négatif : j'ai présenté au concours des bourses et au concours universitaire deux mémoires différents, de recherches sur les éléments religieux dans les tragiques. Le volume complet fut accepté par la Faculté de Liège pour sa bibliothèque, mais il ne me satisfait pas, et je continue à y travailler, depuis six ans. Je ne me dissimule pas qu'au point de vue d'une nomination, un volume médiocre eût mieux servi mes intérêts, mais je ne regrette pas d'avoir attendu.

Merci encore, de tout cœur, et pardonnez-moi, si près de votre départ, de vous importuner.

(...)

Les ambitions de Marie Delcourt vont susciter une réaction très négative de la part de Joseph Bidez qui soutient le jeune Albert Severyns (1900-1970). Mais avant de venir à cette opposition, qui relève en vérité surtout des stratégies universitaires du moment, légèrement teintées de misogynie ambiante, remontons dans le temps, aux années 1920-21, au cours desquel-

les une collaboration étroite semblait réunir Marie Delcourt et Franz Cumont autour de l'entreprise du *Catalogus*, au point que la jeune helléniste avait songé, nous l'avons vu, à approfondir cette piste de recherche. Cette collaboration a-t-elle suscité des jalousies ? Des craintes ? De quel ordre ? On ignore en fait les raisons précises qui ont poussé Charles Michel, maître de Cumont à Gand, puis professeur à Liège, à assumer une position si dure à l'encontre de Marie Delcourt. Cette position s'exprime dans deux lettres, respectivement datées du 11 octobre 1920 et du 10 février 1921 : elles traduisent une vive hostilité que le temps et les succès de Marie Delcourt rendent en quelque sorte anachronique, mais qu'il faut sans doute lire à la lumière de ce qu'était la condition de la femme, de l'intellectuelle au début du XX^e siècle dans nos pays, et de la conflictualité latente qui, dans les années 20, opposa Parmentier et Michel.

Lettre du 11/10/1920

Mon cher Ami,

(...)

Pour moi, je vais recommencer à imprimer des fascicules de mon Supplément, et à faire des leçons variées sicut mens est mos. J'ai la satisfaction d'avoir de très bons élèves et je crois que certains d'entre eux pourront faire de bons ouvriers de la science, beaucoup meilleurs en tout cas que votre correctrice d'épreuves qui ne sera jamais une philologue, quoiqu'elle en dise et quoi qu'elle en ait.

(...)

Lettre du 10/2/1921

Mon cher Ami,

M^{elle} Delcourt me dit qu'elle aura le plaisir de vous rencontrer Samedi après-midi. Elle est très heureuse de faire votre connaissance, et, de mon côté, je suis très curieux d'apprendre quelle impression vous aura laissée la conversation que vous allez avoir avec elle. Vous ne pourrez manquer d'être frappé de sa vive intelligence et de l'ouverture de son esprit, autant que vous aurez pitié de son infirmité¹⁰ et de la situation plus que modeste dans laquelle elle se trouve. Pour le moment heureusement, la bourse de voyage et la fondation américaine aidant, elle ne se tire pas trop mal d'affaires et j'espère toujours qu'elle finira par obtenir une place de professeur de rhétorique dans un athénée de jeunes filles, ce qui est son désir et ce qui lui conviendrait parfaitement. Elle fait aussi du journalisme, et

10. Marie Delcourt boitait.

elle va obtenir, grâce à L. Parm. et à Wilm.¹¹ un prix De Keyn pour un recueil de contes destinés aux enfants. Je la pousse beaucoup dans une voie qui lui plaît et pour laquelle elle est très bien préparée, la carrière littéraire dans laquelle elle pourrait notamment faire de la haute vulgarisation. Elle écrit bien et facilement, sait composer et présenter un sujet. Elle connaît très bien l'anglais et l'allemand, et pourrait vraiment réussir dans le genre et y rendre service. Elle a fait un peu de sanscrit, et dès qu'elle sera revenue à Liège, j'ai réuni depuis longtemps tous les livres et brochures dont elle aura besoin pour faire une étude sérieuse des rapports entre le théâtre grec et le théâtre hindou. J'ai encore pour elle toute une série de travaux de ce genre qu'elle traitera très bien. Vous savez qu'il y a dix ans que je suis de très près ses études, et je crois la connaître mieux que personne. Je vous ai déjà dit que, malgré son intelligence, elle n'est pas capable de faire de la vraie philologie, et si je vous écris tout ceci, c'est pour vous demander en grâce de ne pas la pousser de ce côté. Elle ne pourrait rien y faire de bon, elle n'y gagnerait pas d'argent, mais elle s'y jetterait à corps perdu si vous lui en parliez. Elle jettera de la poudre aux yeux et vous parlera philologie comme si elle n'avait jamais fait que cela de sa vie¹², et est capable de faire illusion. J'y ai été pris au début, et puis j'ai vu qu'elle n'était pas capable (encore maintenant) de décliner *πολίτης* ou de conjuguer [*sic*] *malo*. Dans son examen de docteur, où elle a eu la plus gr. dist., elle a écrit *fluminozum* dans son thème latin, tandis que pour l'épreuve de la trad. à livre ouvert (en candidature) elle offrait de traduire le *Banquet*. Je me suis aperçu qu'elle avait appris par cœur la traduction des morceaux les plus célèbres du dialogue, pensant bien que ce serait un de ceux-là qu'on lui présenterait. Je vous en prie donc, ne vous illusionnez pas sur ce point, et ne la détournez pas de la direction où j'ai eu tant de peine à la conduire. Elle voulait d'abord, toujours bluffant, éditer des textes grecs, faire de la paléographie, que sais-je ? – Elle a, je crois, une carrière devant elle qui pourra lui rapporter un peu d'argent et assez de succès, elle saurait enthousiasmer des jeunes filles pour la beauté des littératures, mais « ne forçons point notre talent... ». Vous lui avez rendu un grand service en lui demandant de corriger vos épreuves, mais vous ne vous doutez pas de la peine qu'elle a dû se donner pour le faire décemment, quand ç'aurait été un jeu pour un helléniste. – Si je crains que vous soyez illusionné sur ce qu'elle est capable de faire et sur ce dont elle est incapable, c'est qu'elle est dans le bluff comme un poisson dans l'eau et que ce n'est pas en quelques heures de conversation avec elle qu'on peut s'en apercevoir. Si je vous écris si longuement sur tout ceci, c'est que je crois fermement que la direction que je lui donne est celle pour laquelle elle est faite et où elle trouvera bonheur et profit. Je serais sincèrement désolé si vous n'étiez pas de mon avis et si vous agissiez dans un sens différent.

11. Allusion à Maurice Wilmotte (1861-1942), professeur de philologie romane à l'Université de Liège, personnalité marquante de l'histoire de l'Université de Liège.

12. Erreur d'évaluation manifeste : Marie Delcourt, dans ses lettres à Cumont, ne cesse de souligner les limites de ses compétences. Ses maîtres n'auraient-ils du reste pas dû s'en sentir pour le moins partiellement responsables ?

J'espère que vous aurez le temps, avant votre départ, de me donner quelques mots de réponse et je ne crois pas devoir insister sur le caractère confidentiel de cette lettre.

Je vous serre la main bien cordialement.

Sur le plan sociologique, on est frappé par les schémas mentaux implicites qui sous-tendent cette lettre et qui visent à confiner la femme dans un rôle de divulgation et d'enseignement (au niveau secondaire, non universitaire), au mieux de composition littéraire, laissant la science, la vraie, la philologie pure et dure, aux seuls hommes, dont la mission est aussi d'orienter le destin de leurs élèves féminines vers un bonheur sans ambition. Comme on regrette de ne pouvoir lire la réponse de Cumont, que l'on imagine prudente, de nature à ne pas heurter son ami Michel ! À la seule lecture des lettres de Marie Delcourt à Cumont, et en l'absence de la contrepartie, il est pratiquement impossible de comprendre si Cumont a freiné ou encouragé les projets scientifiques de sa correctrice d'épreuves.

Les prises de position de Joseph Bidez en 1928, dans le cadre de la succession Parmentier, sont d'une autre nature, encore que pointe, çà et là, quelque accent ironique bien peu sympathique sous la plume d'un si grand savant. Joseph Bidez n'avait du reste jusque-là manifesté qu'estime et sympathie envers la pupille de Parmentier : après sa collaboration avec Cumont pour le CCAG, il l'avait associée au *Catalogue des manuscrits alchimiques grecs*, une entreprise promue par l'Union Académique Internationale, sous la direction de Bidez, Cumont et d'autres savants. En 1923, Bidez signale donc à Cumont que Marie Delcourt travaille avec Lebègue sur les manuscrits alchimiques parisiens :

Je la recommande à votre obligeance, pour le cas où elle aurait à vous demander un conseil. Grâce à elle, j'espère avoir enfin le ms. du fascicule consacré aux Parisini tout à fait achevé.

Elle publiera en effet dans ce volume les manuscrits des Coeranides et s'occupera des tables générales.

Bidez la mentionne, de manière élogieuse, dans la *Préface* du volume (*Les Parisini*, éd. H. Lebègue, Bruxelles 1924, p. VII) :

Melle Marie Delcourt, après s'être distinguée déjà par sa participation aux publications astrologiques, a bien voulu rechercher et décrire les Parisini où se trouvent dispersés tant d'extraits de ce recueil.

Bidez souligne le fait qu'elle a, en bien des points, corrigé l'édition de Ruelle et il la remercie pour cet « appendice copieux et plein de précisions nouvelles ». On lui doit aussi les *indices*, un instrument de travail qui augmentera les chances de succès des chercheurs ; et Bidez de conclure :

Pour l'intelligence et le dévouement qui l'ont menée au bout de sa tâche, elle a droit à une gratitude dont nous tenons à lui présenter ici l'expression.

En 1927 paraît le tome II du *Catalogue des manuscrits alchimiques grecs*, traitant des manuscrits italiens, édités par C.O. Zuretti de Milan. Marie Delcourt a été chargée de réaliser les Tables qui rendront (p. V) d'« inestimables services ». Jusqu'à cette date, donc, Marie Delcourt semble jouir de toute l'estime de Joseph Bidez. En 1928, la succession Parmentier et la parution du tome V/2 du même Catalogue, avec les manuscrits d'Athènes présentés par Albert Severyns, sont l'occasion d'un revirement de situation.

Le rapport semble s'être gâté, sans que l'on comprenne bien pourquoi : alors que Cumont cherche quelqu'un pour s'occuper des manuscrits astrologiques anglais, Bidez lui déconseille Marie Delcourt en des termes assez négatifs :

Lettre du 7/11/1928

Cher Ami,

J'ai vu Delatte à Bruxelles et il m'a dit que la Faculté de Philos. de Liège était d'accord (sauf M^r Wilmotte, qui pousse M. D.) pour que Severyns reprenne le bloc des cours du doctorat lorsqu'ils seront vacants – et comme suppléant d'abord, soit les auteurs grecs, exercices philol. grecs et hist^{re} de la littérat^{re} grecque, le tout formant un ensemble qui doit demeurer indivis. M. D. voudrait en détacher l'His. de la Litt. grecque. – Dans ces conditions, l'appuyer, ce serait faire acte d'hostilité contre Severyns. Quant à moi, elle ne me donne plus signe de vie. Peut-être, si elle insistait, pourriez-vous lui dire que vous voulez bien la recommander, mais en recommandant en même temps Severyns ?...

(...)

Lettre du 24/11/1928

Cher Ami,

(...)

Quant à Marie des Céránides, depuis la lettre où je lui ai fait part de mes scrupules, [elle] ne m'écrit plus, et elle s'étonnerait de me voir lui annoncer la recommandation qu'elle vous doit, alors que je me dérobe... Elle habite à Liège, Thier de la Fontaine, 79. Si, toutefois, vous désirez que je lui écrive moi-même, il suffirait de me le rappeler.

(...)

Lettre du 16/3/1932

Cher Ami,

(...)

Delatte déconseille, et il a raison, de prendre comme collaborateur [pour les mss astrologiques britanniques] un jeune docteur peu habitué aux diverses abréviations des mss, astrologiques surtout, et, parmi ses élèves, il ne voit personne. –

[Dans la marge]

M. Delcourt n'est pas, comme paléographe, des plus attentives et soigneuses.

(...)

L'hostilité d'un certain *establishment* universitaire belge ne suffisait certes pas à Cumont, esprit libre et indépendant, qui avait eu largement l'occasion de se faire sa propre opinion sur Marie Delcourt : à lire Bidez, on comprend en effet que, contre l'avis de ses amis, Cumont envoya à Marie Delcourt la lettre de soutien sollicitée, dont nous ignorons toutefois le contenu exact. Il est bon de préciser que Cumont avait parallèlement un excellent rapport avec le jeune Severyns qu'il estimait comme philologue¹³. En dépit du soutien qu'apparemment Cumont voulut apporter à la candidature de Marie Delcourt, candidature qui, du reste, n'aboutit pas, leurs rapports épistolaires s'interrompirent à nouveau jusqu'en 1936, mais sans que soit, semble-t-il, intervenue la moindre fracture. Le 28 août 1936, en effet, Marie Delcourt exprime son regret de ne pas avoir été invitée à prendre part aux *Mélanges Cumont* et propose en revanche de dédier un article à celui qu'elle considère un peu comme son maître.

Cher Monsieur,

(...)

Comme on ne m'a pas invitée à collaborer aux *Mélanges* (et croyez que je le regrette beaucoup) je me permettrai, cher Monsieur, d'inscrire votre nom en tête d'un article que je publierai où je pourrai, sur la peste d'*Œdipe-Roi* qui est, non une maladie, mais une stérilité générale due à l'inceste d'*Œdipe*. Elle comporte des détails curieux qui restent à expliquer. J'espère que l'étude ne vous paraîtra pas trop indigne de la dédicace et je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de tous mes sentiments les plus distingués

13. Cf. *Correspondance*, p. 436-439 (avec une erreur dans le prénom : corriger André en Albert).

En filigrane des difficultés en butte desquelles Marie Delcourt se trouve, au sein du système universitaire, et plus précisément de l'Université de Liège, il se pourrait bien que l'on doive lire une attitude un peu semblable à celle qui avait coûté à Cumont sa position académique à Gand ¹⁴ : la méfiance à l'égard de l'histoire des religions. Voici ce qu'elle en écrit le 10 septembre 1937 à Cumont :

Monsieur et cher maître,

Je suis bien en retard avec vous. J'ai reçu de votre main plusieurs études que j'ai lues avec grand intérêt et je suis restée vraiment trop longtemps avant de vous en remercier. Tout ce que vous écrivez (je pense particulièrement à la Légende de Saint Georges) touche toujours ce fond de l'âme religieuse, là où se forment les mythes et où ils s'entrecroisent. Je vous remercie de tout cœur d'avoir bien voulu m'envoyer ces tirages à part, d'autant plus qu'ils figurent dans des revues qu'il ne m'est pas toujours facile de me procurer. L'Université de Liège se méfie de l'histoire des religions et il faut faire venir de Louvain ! les revues qui en traitent. Nous avons récemment, mon mari ¹⁵ et moi, visité Mariemont et nous avons vu la plaque où Warocqué accorde sa « commiseratio » aux « recentibus ignorantibus et ignorandis » que vous savez. L'atmosphère de Liège 1937 doit être pire que celle de Gand 1909. Nous avons été heureux de trouver votre souvenir dans le petit musée de Mariemont et j'ai retrouvé là, brusquement, une bouffée de l'odeur de poudre que votre nom apportait aux étudiants de 1912. Aujourd'hui, il n'y a plus, ni lutte, ni batailles, ni rien : un arrivisme morne et « fleissig », c'est tout.

Je ne vous ai pas envoyé les tirages à part de deux articles récents que j'ai publiés parce que vous recevez certainement l'Antiquité Classique et le Bulletin Budé où ils ont paru. L'étude que je fais sur les enfants anormaux et leur caractère maléfique m'entraîne beaucoup plus loin que je ne pensais. C'est une curieuse histoire et il y a des quantités de textes qui semblent n'avoir jamais été groupés.

Nous pensons aller en Italie au printemps. Peut-être aurons-nous la bonne fortune de vous rencontrer à Rome. D'ici là, permettez-moi, Monsieur et cher maître, de vous présenter, avec encore toute ma gratitude, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

On peut donc imaginer que, derrière la sympathie de Cumont, se cache l'estime envers une jeune savante qui n'a pas choisi la plus simple des voies : en 1937, Marie Delcourt a déjà à son actif de nombreuses publications, mais elle n'est encore titulaire, à l'Université de Liège, que d'un cours libre d'Histoire de l'Humanisme. Leur échange épistolaire comprend

14. C. BONNET, « Franz Cumont et les risques du métier d'historien des religions », *Hieros* 5 (2000), p. 12-29.

15. Le mari de Marie Delcourt était l'écrivain Alexis Curvers (1906-1992), auteur notamment de *Tempo di Roma* (1957).

encore deux lettres : une en février 1938, avec la proposition réitérée de dédier à Cumont un livre (puisque l'article a grossi), et la dernière en janvier 1939, à la veille de la guerre, relative à une étude sur le suicide par vengeance que Marie Delcourt aimerait proposer à la prestigieuse *Revue de l'histoire des religions*, une publication à laquelle Cumont collaborait depuis longtemps.

Lettre du 2/2/1938 ¹⁶

Cher Monsieur,

Veillez me pardonner d'avoir si longtemps tardé avant de vous remercier d'avoir bien voulu m'envoyer votre admirable Égypte des Astrologues. Un de mes étudiants, comme le volume venait d'arriver, y a trouvé un fil conducteur pour un travail qu'il fait et il a mis aussitôt la bière en perce, comme un tonneau de bon vin. De vieux vin aussi, car, si la date d'édition est récente, on sent que la liqueur repose et décante depuis longtemps. Je ne puis vous dire combien je suis heureuse que le livre soit beau. Il a reçu le beau papier, le caractère rond, ample, bien lisible, la justification bien proportionnée qu'il méritait. Toute cette Égypte qui renait de ce paquet de recettes et de prédictions est bien curieuse ; vous la décrivez comme quelqu'un qui y aurait vécu.

Je vois que vous avez les Mélanges Desrousseaux et, afin de ne pas vous encombrer de tirages à part, je ne vous envoie pas le mince article que j'y ai imprimé. En revanche, la petite étude que j'ai entreprise sur les Loimoi et les enfants anormaux est devenue un volume, pas bien gros, mais trop lourd pour une revue. Il sera terminé au printemps. L'article devait vous être dédié : voulez-vous permettre au volume de paraître sous votre parainage ?

(...)

Lettre du 18/1/1939

Monsieur et cher maître,

Je viens de lire les Mages hellénisés et vous remercie d'avoir bien voulu me faire envoyer un exemplaire de cet admirable ouvrage. Tout ce que vous faites a en même temps de l'ampleur et de la profondeur. Nous pouvons maintenant nous rendre compte de ce qu'a dû être la « Septante orientale », mouture grecque du vieux grain des mages pour des gens qui n'étaient plus que des Grecs. Un de mes élèves a essayé de démontrer que Lucien avait Virgile comme source pour décrire les Enfers – mais il n'est pas facile de faire admettre à des hellénistes (je ne parle pas de moi) qu'un Grec ait lu et utilisé des textes latins. Cela ne me paraît nullement impossible. Le même étudiant recherche maintenant à quoi peut bien re-

16. C'est la lettre publiée dans *Correspondance*, p. 155.

monter la bizarre histoire de Xerxès et du platane qu'Hérodote raconte en la rationalisant probablement. J'espérais trouver dans vos Mages quelque chose qui me mît sur la voie. Ce point de vue basement intéressé ne m'a cependant pas empêchée d'être sensible à toute la belle économie du livre.

Je viens d'écrire une étude de 15 à 25 pp sur le Suicide par vengeance en Grèce. Je l'avais préparée pour une revue de philologie, mais elle contient peu de discussions de textes, et elle conviendrait mieux à une revue d'histoire des religions. Pensez-vous que je puisse l'envoyer à celle dont vous vous occupez ?

Veillez, Monsieur et cher maître, excuser mon importunité : je suis confuse de penser que ceci va vous demander une réponse. Les Anormaux ne sont pas encore tirés, j'ignore pourquoi.

(...)

L'estime de Franz Cumont pour Marie Delcourt se concrétisa une fois de plus par un appui efficace, puisque l'article parut en effet dans la *Revue de l'histoire des religions* 119 (1939), p. 154-171.

On restera prudent sur les enseignements à tirer de ce dossier. Au niveau le plus obvie, on constatera que les deux grands savants dont nous nous sommes occupés et que vingt-trois ans séparaient, ne pouvaient que se sentir proches, unis comme ils l'étaient par leur indépendance d'esprit et par leur intérêt pour l'histoire des religions. La lecture de Franz Cumont a certainement nourri les recherches de Marie Delcourt, sans que l'on puisse pour autant y relever une influence déterminante. Ils appartiennent en tout cas l'un et l'autre à ce courant de l'histoire des religions qui trouve ses fondements dans une préparation philologique approfondie et dans une fréquentation assidue des textes, d'où naît le questionnement historique et religieux. Un courant qui, en Belgique, hier comme aujourd'hui, a trouvé et trouve des voix significatives dans le panorama intellectuel européen.

Que « l'Université de Liège se méfie [en 1937 !] de l'histoire des religions » risque de surprendre : en la personne des héritiers de Marie Delcourt, cette institution est aujourd'hui à la pointe dans le domaine de l'histoire des religions, par les cours que l'on y dispense, par les Colloques que l'on y organise, par les publications qui y voient le jour (notamment *Mentor* et *Kernos*). Et ce n'est pas le moindre des paradoxes que ce soit précisément l'Université de Liège qui ait accueilli, durant trois ans, les recherches sur la correspondance de Cumont, financées par la Communauté française de Belgique : les choses ont donc changé depuis l'époque des débuts difficiles de Marie Delcourt et des déboires gantois de Franz Cumont. Au sein de l'Université de Liège, où brillait la philologie classique la plus pure, et d'une manière générale au sein des Universités d'État, l'histoire des religions était mal vue parce qu'elle avait pour objet les

« religions » que l'on voyait mieux dans les Universités catholiques, tandis que, dans ces dernières, l'histoire des religions suscitait les mêmes réserves parce qu'elle introduisait la dimension historique au sein de la religion. Comme l'écrivit splendidement Franz Cumont en mai 1935 :

La science des religions, enfant encore débile qui devait devenir un géant, était alors en Belgique, et peut-être aussi ailleurs, à la fois suspecte aux croyants qui la soupçonnaient d'être un cheval de Troie, invité pour détruire leurs croyances, et méprisée des savants officiels qui n'y voyaient que spéculations sans méthode et sans consistance¹⁷.

Franz Cumont et Marie Delcourt n'appartenaient de toute évidence pas à la catégorie des « savants officiels », ce qui, sans doute, contribue à les rendre si intéressants aujourd'hui encore et si attachants.

Corinne BONNET
Via Sorelle Tetrizzini, 47c/905
I-00139 ROMA
ITALIE
corinne.bonnet@virgilio.it

17. Cf. F. CUMONT, « L'histoire des religions », *Le Flambeau* (1935), p. 291-294.